

l'expérience de l'Alliance citoyenne grenobloise ouvre sur un véritable changement de pratiques démocratiques, notamment à partir des inquiétudes de vie ordinaire de ceux qui sont le moins entendus. Le rapport Bacqué-Mechmache a pointé que la question de la participation des citoyens des quartiers populaires est au carrefour d'une préoccupation de la modernisation de l'action publique et des revendications issues des mouvements sociaux. La loi de 2002 qui impose la participation des usagers dans tous les établissements publics qui font de l'accueil social a institutionnalisé et professionnalisé une vision de la participation peu propice à l'émancipation en reproduisant les cadres socioculturels d'un patriarcat fortement ancré dans la société française. D'autre part, la profusion de nouvelles initiatives tablant sur une inventivité du quotidien durant la décennie 1970-1980 nous permet aussi de comprendre qu'il est difficile de travailler sur le modèle du *community organizing* tel qu'il nous est souvent expliqué encore aujourd'hui. Si l'action collective de cette décennie se caractérise par une prise en compte moins forte des aspirations individuelles, il n'en reste pas moins que de nombreuses pratiques de travail social communautaire se sont déroulées dans des quartiers populaires qui actuellement se vivent méprisés et abandonnés. Pour autant, bon nombre de ces initiatives sont passées aux oubliettes et se sont heurtées aux choix politiques du début des années 1980, sans oublier le laminage par un pouvoir pensé par une élite codifiée par des normes patriarcales. Les acteurs de ces initiatives étaient souvent des travailleurs sociaux aux côtés de militants associatifs et politiques, faisant eux aussi face à leurs structures

construites sur le modèle institutionnel de l'époque. L'irruption en 1995 du Mouvement national des chômeurs et précaires qui se situe en dehors des syndicats, la place prise par ATD Quart monde dans le fait de se revendiquer comme mouvement de la participation des pauvres à élaborer leurs propres réponses, la dynamique des associations caritatives lancée par la loi de 2002, etc., sont autant d'éléments constitutifs d'un modèle français de la participation citoyenne qui ne peuvent se diluer dans le *community organizing*, sans cesse présenté comme le modèle de « l'agir démocratique » par ceux qui s'en réclament.

La recherche n'est pas en reste et on peut observer qu'outre les habituels chercheurs qui continuent à ignorer ce monde de la participation et de construction démocratique, il y a ceux, de plus en plus nombreux qui en font leur objet de recherche (y compris dans les sciences techniques) renforçant une ingénierie de la participation. Par ailleurs, d'autres explorent les codes et les règles du jeu de la participation citoyenne, en construisant avec les personnes concernées les questions ; d'autres enfin s'impliquent en tant que « co-humains » : le changement épistémologique est alors à l'œuvre et il ne s'agit plus de recherche sur la démocratie mais de recherche en démocratie.

Dominique Paturel

(Inra, UMR951 Innovation, Montpellier, France)

dpaturel@supagro.inra.fr

Objectivity and diversity. Another logic of scientific research

Sandra Harding

The University of Chicago Press, 2015, 232 p.

Aujourd'hui âgée de 80 ans, Sandra Harding est une des philosophes américaines féministes les plus connues. Ses livres, ses essais et ses chapitres d'ouvrages ont été traduits dans plusieurs dizaines de langues. Elle a mené sa carrière à l'Université du Delaware puis à l'Université de Californie à Los Angeles. Elle a développé les concepts de « *standpoint theory* », de « *strong objectivity* », ainsi que celui des savoirs situés avec Donna Haraway. La démarche scientifique qu'elle prône, partant du point de vue des dominés et de la reconnaissance de leurs valeurs et de leurs intérêts, a fait l'objet de virulentes controverses dont elle fait en partie état dans ce livre.

Objectivity and diversity se présente comme une somme sur la question de l'objectivité dans son rapport avec la diversité. L'auteure tente d'y défendre une position

qu'elle appelle « l'objectivité forte » (« *strong objectivity* »), fondée sur la méthodologie du point de vue (« *standpoint methodology* »).

La thèse principale est qu'il y a coproduction des transformations de l'ordre social et des méthodologies des scientifiques. S. Harding utilise deux stratégies pour développer sa thèse : elle prend des cas surprenants qui montrent que les intérêts sociaux ont contribué à orienter la science et elle resitue ces mouvements dans leur contexte historique. L'ouvrage est composé de sept chapitres qui abordent chacun un aspect particulier de la construction de l'objectivité.

Le premier, « *New citizens, new societies: new sciences, new philosophies?* », revient sur l'idée largement répandue selon laquelle la science serait née avec la modernité,

à la fin du XIX^e siècle. Cette science se définit le plus souvent par trois caractéristiques distinctives : la neutralité par rapport aux valeurs, le recours à la rationalité et l'idéal méthodologique de bonne recherche. À partir de ces trois postulats, la rationalité scientifique et l'expertise technique ont été considérées comme les moteurs du développement. L'auteure montre que les pratiques s'écartent de manière significative de cette description. Le choix des objets de recherche n'est nullement libre de valeurs, en témoignent le rôle actif de la science dans la fabrication de la bombe atomique ou plus généralement l'importance de la distribution des financements entre les recherches qui seront faites et celles qui seront laissées de côté. Pour l'auteure, la science comporte fréquemment une dimension technocratique qui voit dans le social un obstacle plus qu'une ressource. Les scientifiques de profession estiment souvent pouvoir fixer seuls les priorités, en dépit de l'inscription de la science dans le social. S. Harding rappelle les nombreux travaux qui sont venus remettre en cause cette représentation irénique. Les sciences sont toujours encadrées dans ce que les sociétés jugent qu'il est important de savoir.

De là, S. Harding plaide pour une objectivité plus grande, ce qui implique une science « par le bas ». Elle prend l'exemple de la recherche féministe, qui a montré que la recherche non féministe était elle aussi genrée, qu'elle comportait des biais de valeurs tels que le sexisme. Une science non genrée laisse de côté les questions qui préoccupent les femmes. Introduire le point de vue (« *standpoint* ») des femmes est donc une méthodologie qui permet d'accroître l'objectivité de la recherche, là où la « bonne recherche » se contentait d'une certaine autosatisfaction. L'objectivité doit se comprendre comme étant un concept « essentiellement contesté », objet de multiples prétentions à l'autorité. S. Harding rappelle le mot de Ian Hacking, qui estime que la référence à la « science » servait trop souvent à élever le statut d'un énoncé, du point de vue de son autorité, sans qu'il y ait de gain d'objectivité à la clé. La « méthodologie du point de vue » repose sur l'identification des intérêts et des valeurs que les chercheurs importent souvent malgré eux dans le processus de recherche. On peut reprocher à certains, par exemple, de faire de l'eurocentrisme. Un point de vue est toujours situé. Les féministes posent des questions spécifiques à propos de la nature des relations sociales, dans ce but elles utilisent des méthodes adaptées, comme celle consistant à chercher à partir de la vie quotidienne des dominés, et à regarder leurs pratiques. Cette manière de conduire la recherche ne garantit pas plus que les autres contre des erreurs, mais pour le reste, le processus est le même : mise à l'épreuve d'hypothèses, etc. La différence est que les savoirs sont coconstruits et coproduits. L'objectivité a une histoire ; les sciences comme les sociétés dont elles émanent sont coconstruites. La *standpoint theory* rejette à la fois l'idée

d'une logique purement interne à l'activité scientifique mais aussi l'idée d'une construction sociale de la science. Celle-ci n'est ni autonome ni sous le joug de la société : elle se coconstruit avec elle.

Les trois chapitres suivants ainsi que le sixième³⁸ sont autant d'illustrations de l'intérêt de cette proposition, en ce qu'ils démontrent les limites des autres approches, que l'auteur qualifie de « science faible » (« *weak science* »). Les biais peuvent venir du genre, du sexe ou encore des conceptions du développement, qu'il soit « durable », « humain » ou simplement économique. L'auteure montre comment les politiques de développement qui visaient à éradiquer la pauvreté ont échoué car elles ne prenaient pas en compte les plus pauvres parmi les pauvres, dont les femmes font partie. Voulant rectifier cette erreur en intégrant les femmes, elles ont à nouveau échoué, en ne parvenant pas à entendre leurs valeurs et leurs intérêts.

La thèse de « l'exceptionnalisme de la science occidentale » conduit à renvoyer le savoir des sociétés non occidentales à la tradition et aux croyances irrationnelles. Pourtant, aucun peuple ne peut se passer de connaissances solidement étayées. S. Harding montre ensuite comment les connaissances maritimes des Micronésiens relèvent bien d'un processus scientifique, bien qu'il ne s'appuie pas sur les mêmes méthodes, du fait notamment du caractère oral des cultures étudiées. Un autre exemple est la pratique de la chasse par les Cris (*Cree* en anglais) au Canada, qui allie connaissance des lieux et habitudes des animaux afin d'entretenir une relation durable avec le milieu. S. Harding souligne l'existence de collaborations entre chercheurs « indigènes » (terme qui n'est déjà pas neutre) et science dominante.

Un cinquième chapitre, « *Pluralism, multiplicity, and the disunity of sciences* », situe l'émergence de cette conception de la science comme « monde de sciences » (« *world of sciences* ») notamment dans la critique postcoloniale et postmoderne, la sociologie et la philosophie des sciences et les travaux des féministes. Le spectre de l'irrationalisme et celui de l'inconsistance ont souvent été agités par les chercheurs qui ont refusé et refusent encore d'entendre et d'accepter ces remises en cause. Parfois aussi la critique est allée trop loin, rejetant toute forme de rapport à la rationalité ou à l'objectivité, ou estimant, par exemple, à la suite de Thomas Samuel Kuhn que les approches sont incommensurables entre elles. Pourtant, c'est aussi du côté des conceptions « faibles » de l'activité scientifique que se trouve le manque de respect des faits. S. Harding tente de frayer une voie qu'elle qualifie de « post-kuhnienne », autour de cette idée « d'objectivité forte », obtenue par la méthodologie du point de vue.

³⁸ Chapitre 2 : « *Stronger objectivity for sciences from below* » ; chapitre 3 : « *Women, gender, development: maximally objective research?* » ; chapitre 4 : « *Do Micronesian navigators practice science?* » ; Chapitre 6 : « *Must sciences be secular?* ».

Elle déconstruit l'idée de l'unicité de la science en analysant le contexte historique et politique dans lequel le positivisme logique, qui a ses racines dans le cercle de Vienne dans les années 1930, a été construit. Les philosophes étaient tous socialistes et pour la plupart juifs. Ils souhaitaient créer une science unifiée pour comprendre les problèmes sociaux que les fascistes mettaient en avant mais pour lesquels ils proposaient de terribles solutions. En émigrant aux États-Unis, ces scientifiques se sont ensuite retrouvés dans le contexte du maccarthysme et de la guerre froide. Ils ont été obligés d'abandonner l'agenda politique de leur activité scientifique qui leur aurait valu d'être poursuivis comme communistes. Leur idée d'unicité qui visait à intégrer la société et le mouvement social, à Vienne, a alors évolué, pour ne plus concerner que la science elle-même. Cet exemple montre que même une idée aussi abstraite est sujette à des variations liées au contexte social et politique dans lequel travaillent les scientifiques.

Le sixième chapitre aborde la question du sécularisme, processus au cours duquel le religieux se retire, et se trouve confiné à la sphère privée. Aux États-Unis, le débat fait rage pour savoir si la thèse du « dessein intelligent » (« *intelligent design* »), qui soutient contre Darwin que l'évolution du monde ne doit pas tout au hasard, doit être enseignée à l'école, son statut étant religieux. Est-ce légitime ? Est-ce de la science ? La solution proposée par S. Harding est que tous aient un droit égal à participer au débat, à condition que tous se soumettent à l'exigence séculière de preuves. La théorie du dessein intelligent doit être présentée pour ce qu'elle est : une hypothèse en attente de validation. Elle appuie son argumentation sur la décision d'un tribunal californien estimant que les arguments doivent tous pouvoir trouver une place, à condition de ne pas être sacralisés. La thèse du dessein intelligent n'apporte rien aux recherches habituelles sur la biologie et l'évolution, concrètement. Elle n'est pas plus dérangement que d'autres hypothèses, elles aussi originales et déstabilisantes. S. Harding montre également que les sécularismes se définissent en opposition à une pensée religieuse donnée, et que le sécularisme dominant en Californie est en fait un sécularisme protestant.

Le septième et dernier chapitre, « After Mr. Nowhere: new proper scientific selves », récapitule l'ensemble et s'interroge sur les effets de la méthodologie du point de vue sur la formation scientifique de soi. Le problème central en définitive est celui du juste point de vue (« *right sight* »). L'objectivité se construit toujours dans un rapport avec le soi (« *the self* »). Elle résulte de la suppression de certains aspects de soi-même. En se niant ainsi, le

chercheur occidental prétend produire un regard de nulle part. Le problème est que ce n'est pas vraiment le cas, certains aspects du soi demeurent, comme l'ancrage en Occident ou l'influence du genre du chercheur. Cette prétention à atteindre le point de vue de « Monsieur Nulle Part » revendiqué par la science classique est chimérique et trompeuse. Trop exigeant, ce point de vue ne voit pas ses propres limites et est même enclin à les nier. D'où une science « faible », en dépit de ses revendications statutaires et formelles. Pour surmonter ces difficultés, S. Harding plaide pour des sois (« *selves* ») multiples et conflictuels, qui se contraignent les uns les autres, ainsi que pour une science « par le bas », engagés entre eux dans des rapports diversifiés, ce qui garantit l'ouverture de perspectives et une objectivité « forte ».

Parmi les points positifs, retenons que la thèse est forte et convaincante. S. Harding explique bien comment le soi construit l'objectivité dans un travail de dépouillement de ses particularismes, pour viser à une généralité plus grande, susceptible d'emporter la conviction d'autres sois. Le propos peut être décliné aussi bien dans les différentes disciplines qu'en trans-inter- et pluridisciplinarité. Le livre représente en outre une bonne synthèse de l'histoire des sciences féministes, avec de nombreux exemples convaincants.

Le travail n'est cependant pas exempt de limites. On peut reprocher à S. Harding de ne pas distinguer assez science et expertise, bien souvent, ou de ne pas dire assez explicitement qu'elle s'intéresse surtout à la fonction sociale de la science, plutôt qu'à la seule vie scientifique proprement dite. Ce manque de précision nuit à sa démonstration car l'épistémologue ne peut manquer de s'agacer parfois de l'usage mouvant qu'elle fait du concept de science. Par ailleurs, si elle démontre qu'il faut une approche de l'objectivité par la multiplicité des sois, elle dit très peu de chose sur la manière selon laquelle ces sois négocient, concrètement, dans la construction d'une objectivité forte. Le plaidoyer final pour le métissage et la recherche-action participative aurait pu s'enrichir d'une analyse sur ce sujet, qui bénéficie maintenant de plusieurs années de recherche.

Fabrice Flipo

(Télécom & Management SudParis, Évry, France)
fabrice.flipo@it-sudparis.eu

François Bousquet

(Cirad, UPR Green, Montpellier, France)
francois.bousquet@cirad.fr